

L'instrumentation dans la collecte des données

L'observation en situation : enjeux, possibilités et limites

Stéphane Martineau

INTRODUCTION

De nos jours, aucun manuel de méthodologie en sciences humaines et sociales ne peut négliger de parler – ne serait-ce que succinctement – de l'observation en situation (Beaud et Weber, 1997). Certains ouvrages lui sont même exclusivement consacrés (Jorgensen, 1989; Perez, 2004; Spradley, 1980). Néanmoins, l'observation en situation demeure un outil de travail un peu mystérieux qui suscite souvent des sentiments ambigus de méfiance et d'attirance (Becker, 2002). Ce texte se veut donc une brève introduction générale à l'observation en situation comme outil de cueillette de données qualitatives.

QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES

L'observation en tant qu'outil de connaissance n'a bien entendu pas débuté avec l'émergence des sciences humaines et sociales. En fait, de tout temps l'être humain s'est plu à observer la nature et ses semblables. Ainsi, par exemple, les écrits des premiers philosophes en Grèce (les sophistes, Socrate, Platon, Aristote), s'ils dénotent une capacité extraordinaire à réfléchir, à argumenter et à raisonner, montrent aussi une réelle compétence à observer les us et coutumes de leurs concitoyens (Russ, 2000; Vernant, 1992). Plus près de nous dans le temps, les récits de voyages (de Marco Polo aux administrateurs coloniaux en passant par les jésuites) ont été probablement les premiers écrits basés explicitement sur des observations en situation. Cette pratique, qui s'est intensifiée au fur et à mesure que se développaient les grandes entreprises de «découvertes» (du «Nouveau monde» notamment), a donné lieu durant la période coloniale (du 19^e à la moitié du 20^e siècle) à une production abondante

de récits de voyages et de séjours. C'est d'ailleurs ces récits de missionnaires, d'administrateurs coloniaux et d'aventuriers que les premiers anthropologues ont utilisé comme «données de terrain». En effet, l'anthropologue fut d'abord un chercheur en cabinet et ce n'est qu'avec l'exemple de Malinowski que la pratique de l'ethnographie telle qu'on la connaît (séjour prolongé du chercheur dans le groupe étudié) s'est généralisée pour devenir l'approche classique en anthropologie (Poirier, 1991). Plus près de nous encore, dans les années vingt et trente, la célèbre école de Chicago (entre autres autour de chercheurs tels R. Park, E.C. Hugues, W.F. Whyte) fera connaître et systématisera d'avantage l'observation en situation en tant qu'outil de cueillette de données (Coulon, 2002; Giraud, 2004; Simon, 1997). Plus récemment encore, les courants de l'interactionnisme symbolique (Goffman) et de l'ethnométhodologie (Garfinkel, Cicourel) en feront un usage abondant ce qui donnera lieu à une intense réflexion sur les procédures à suivre sur le terrain ainsi que sur les modalités d'analyse des matériaux recueillis (Coulon, 1990, 1993; Le Breton, 2004).

AFIN DE SE DONNER UNE DÉFINITION MINIMALE

Il y a peut-être autant de définitions de l'observation en situation qu'il y a d'auteurs pour en traiter (Coenen-Huther, 1995; Cohen, Manion, Morrison, 2000; Fortin, 1988; Jaccoud et Mayer, 1997; Jones, 2000; Jorgensen, 1989; Juan, 1999; Peretz, 2004; Spradley, 1980). Néanmoins, il apparaît nécessaire d'en donner une ici, non pas pour délégitimer les autres mais plutôt pour servir de balise au lecteur. Nous définissons donc l'observation en situation comme étant :

Un outil de cueillette de données où le chercheur devient le témoin des comportements des individus et des pratiques au sein des groupes en séjournant sur les lieux même où ils se déroulent.

Cette définition n'a aucunement la prétention de rallier tous les chercheurs mais a tout de même le mérite d'établir clairement ce que l'auteur de ces lignes a en tête lorsqu'il parle d'observation en situation. On l'aura compris, ce qui suit ne concerne pas, par exemple, des observations faites en laboratoire où le chercheur est caché derrière une vitre sans teint. Nous nous attardons en fait à cet outil longtemps associé presque exclusivement à l'anthropologie et qui fait partie de la formation de base de tout ethnologue (Kilani, 1989; Laplantine, 1987).

TROIS POSITIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES

L'observation en situation, comme n'importe lequel outil méthodologique, va être coloré par la position épistémologique adoptée par le chercheur (Laville et Dionne, 1996). Ainsi, si l'on adopte une position empirico-naturaliste (position qui fut celle de la plupart des anthropologues de la première moitié du vingtième siècle), l'objectif sera d'expliquer le plus objectivement possible les faits. En ce cas, l'accent sera mis essentiellement sur la description des événements observés. Par contre, si le chercheur se réfère à une position plutôt interprétative (inspirée de la phénoménologie), l'objectif consistera avant tout à comprendre la signification que les acteurs attribuent à leurs pratiques. Par conséquent, le regard se portera surtout sur la construction du sens. Enfin, si l'on se veut constructiviste (position épistémologique en étroite filiation avec la précédente), on poursuivra l'objectif de comprendre les règles de construction du social. C'est pourquoi, le chercheur accordera une attention particulière aux interactions entre les acteurs lorsqu'ils co-construisent leur monde.

Loin de nous l'idée de lancer le débat ici sur la meilleure position à adopter. Ce n'est aucunement l'objet de ce court texte. On retiendra simplement que l'adoption d'une position épistémologique n'est pas un choix neutre et sans incidence sur l'usage de l'outil de cueillette de données qu'est l'observation en situation (De Bruyne, Herman et De Schoutheete, 1974). En effet, la position que l'on prend oriente le regard, c'est-à-dire qu'elle permet de voir certains phénomènes mais aussi qu'elle rend aveugle à d'autres (Selltiz, Wrightsman et Cook, 1977). Le chercheur portera donc une attention particulière à l'articulation logique entre sa position épistémologique – clairement exprimée – et ses outils d'observation et d'analyses des données (grilles, schémas, etc.) (Van der Maren, 1996 et 1999).

QUATRE TÂCHES FONDAMENTALES

L'observation en situation, on le verra plus loin, est un outil de cueillette de données exigeant (Becker, 2002). Elle implique au moins de remplir quatre tâches incontournables. Premièrement, le chercheur est présent sur les lieux même du terrain et il doit par conséquent s'adapter au milieu observé. Cette tâche, plus facile à dire qu'à faire, demande une bonne souplesse d'esprit. Deuxièmement, il faut observer le déroulement des événements ce qui pourra se faire de différentes façons (nous y reviendrons) mais exige toujours une attention soutenue. Troisièmement, le chercheur doit garder une trace de ses observations en les enregistrant d'une manière ou d'une autre. Les moyens les plus couramment utilisés sont la prise de note, l'enregistrement audio ou la captation vidéo. Enfin, quatrièmement, il faut rendre compte de ce qui a été observé afin d'en proposer une interprétation (ce que d'aucuns appellent une fiction rationnelle ou une abstraction fondée; voir à sujet le collectif dirigé par

Affergan et paru en 1999). Cette dernière tâche correspond bien sûr à l'aboutissement du processus, c'est la finalité poursuivie par tout chercheur, soit celle de produire du nouveau savoir sur un objet.

CARACTÉRISTIQUES DU CHERCHEUR

En tant qu'outil méthodologique qui exige la présence du chercheur sur le terrain parfois pour un temps prolongé ou à de multiples reprises, l'observation en situation ne saurait être une modalité de cueillette de données déconnectée du chercheur. En fait, peut-être plus que tout autres outils, elle est influencée par les caractéristiques du chercheur lui-même. Ici, le fait d'être un homme ou une femme, d'être plus ou moins jeune ou vieux, d'appartenir à un groupe ethnique reconnaissable par des traits physiques particuliers, ou encore, d'être habillé de telle ou telle façon, de se comporter selon tels codes de politesse plutôt que tels autres, d'utiliser un vocabulaire particulier, pourra faire une différence, c'est-à-dire, influencer la façon dont le chercheur sera perçu par les sujets observés et donc sur les attitudes et comportements qu'ils adopteront non seulement envers lui mais aussi sur ce qu'ils lui donneront à voir.

En somme, les caractéristiques du chercheur fournissent tout autant une certaine explication de l'intérêt qu'il peut avoir pour un objet de recherche plutôt qu'un autre (par exemple, pensons aux femmes chercheuses qui, dans une perspective féministe, ont abordé des objets de recherche que les générations d'hommes avaient totalement négligés), qu'elles déterminent, en partie à tout le moins, ses capacités à pénétrer un milieu, à y être accepté et à y évoluer adéquatement. C'est dire que, tout autant que pour la question de la position épistémologique, on ne saurait s'engager dans un projet de recherche qui fait usage de l'observation en situation en faisant l'impasse sur une réflexion sérieuse à propos des caractéristiques du ou des chercheurs qui iront sur le terrain. Cette réflexion permettra de prévoir (et éventuellement de palier) les biais ou les difficultés et de faire les choix stratégiques les mieux adaptés possibles; par exemple, modifier une habitude ou un comportement que l'on a qui s'avère incompatible avec la communauté observée, dépêcher sur le terrain un membre ou des membres de l'équipe qui semblent les mieux à même de «se fondre dans le décor», etc.

UNE TYPOLOGIE DES RÔLES DU CHERCHEUR

Outre la position épistémologique et l'identification des caractéristiques du chercheur qui pourrait nuire – ou aider – dans l'observation, on devra aussi choisir le rôle que l'on souhaite endosser sur le terrain. À cet égard, il y a de cela plus de quatre décennies, Gold (1958) a établi une typologie devenue classique depuis. Sa classification repose sur le critère de l'engagement dans

l'action du chercheur avec les sujets observés. Gold a ainsi identifié quatre rôles du chercheur dans l'observation en situation :

- Le *participant complet* : ici le chercheur observe dans la clandestinité, il se doit donc de participer aux actions du groupe afin de ne pas être repéré.
- Le *participant observateur* : dans ce cas le chercheur peut être un pair (par exemple, observer le travail dans une cuisine de restaurant en y faisant la plonge) mais son statut d'observateur est connu des autres.
- L'*observateur participant* : le chercheur est intégré au groupe mais cette intégration est tout de même limitée; il pourra à l'occasion remplir certaines tâches au sein de la communauté observée mais il n'est pas un collègue ou un membre à part entière du groupe.
- L'*observateur complet* : dans ce dernier rôle, le chercheur ne fait qu'observer et ne prend aucunement part à l'action; bien que reconnu comme observateur, il réalise une intégration en retrait; c'est le cas par exemple d'un chercheur qui assiste à la réunion du conseil d'administration d'une entreprise.

Cette typologie, pour contestable qu'elle soit (comme toute classification d'ailleurs), n'en demeure pas moins un outil de repère utile lorsque vient le temps de déterminer notre degré d'implication dans le groupe observé. Ce choix se fera entre autres en fonction de nos caractéristiques personnelles, de nos préférences, des objectifs de recherche poursuivis et de la nature du groupe observé. Il faut aussi savoir qu'en cours de route, selon les impératifs du terrain et les événements inattendus qui très souvent se produisent, le chercheur pourra être appelé à changer de rôle.

TROIS PRINCIPALES ÉTAPES DE L'ENTRÉE SUR LE TERRAIN

Un terrain d'observation en situation, on vient de le voir, ne se décide pas du jour au lendemain, il se prépare, il se planifie. Dans ce type d'approche des sujets, on l'aura compris, l'entrée s'avère un moment crucial. Si tout ne se joue pas dans ce moment, il détermine néanmoins en grande partie la suite des événements. Or, l'entrée n'est pas un processus totalement indéfini, on peut même, schématiquement, la diviser en trois étapes : la préparation; l'entrée proprement dite; l'immersion.

La préparation est cette période où le chercheur s'informe sur son objet de recherche et doit impérativement rester ouvert à la nouveauté. Le chercheur se fait en quelque sorte «éponge». Il se questionne dans l'optique d'orienter sa prise d'informations (au besoin, c'est à ce moment qu'il construit ses schémas d'entrevue et ses grilles d'observation). À cette période de préparation succède celle de l'entrée sur le terrain au sens strict. Cette période se caractérise avant tout par la prise de contact avec des sujets. Ici, le chercheur se doit d'être vigilant afin d'identifier les bons informateurs, de rencontrer les «bonnes

personnes», celles qui vous ouvrent le terrain au lieu de «vous brûler» (vous discréditer comme chercheur). Dans ce processus éminemment complexe il n'y a pas de recette. Il faut demeurer ouvert, curieux, alerte, capable d'adaptation rapide et respectueux des personnes. Enfin, suit l'étape de l'immersion où le chercheur recueille vraiment ses données. Cette étape est généralement la plus longue et l'aboutissement des efforts déployés durant les deux étapes précédentes. Cette immersion «dans l'objet» sera d'autant plus fructueuse que le chercheur adhèrera au «postulat du sens caché» à savoir que la réalité est toujours plus complexe que ce qu'on peut en voir de prime abord et que le sens d'un objet se révèle petit à petit au travers d'un processus d'analyse intensif.

LES NOTES DE TERRAIN

La compréhension d'un objet requiert en recherche qualitative en général – et en observation en situation en particulier – un travail souvent colossal d'analyse d'une masse énorme de données. Or, lorsque le chercheur est immergé dans son objet, il ne peut tout retenir de ce qui se passe autour de lui. C'est pourquoi les notes de terrain s'avèrent essentielles. Observer sans prendre de notes in situ peut être parfois nécessaire – dans le cas par exemple d'un terrain incognito – mais il sera toujours important de coucher sur le papier (l'inscrire sur l'écran) ce qui aura été vu, entendu, perçu, ressenti, etc.

Pourquoi prendre des notes ? Tout simplement parce que la mémoire est une faculté qui oublie. Mais quels types de notes prendre alors ? À ce propos, il est possible d'en distinguer quatre sortes différentes. Premièrement, il y a les notes de nature pragmatique et stratégique qui décrivent le déroulement du terrain comme tel. On inscrira par exemple, le nom des personnes interviewées, la date et l'heure des rencontres. Il s'agit en fait d'une sorte d'agenda de terrain. Grâce à ces notes le chercheur sera en mesure, au besoin, de retracer chaque étape du terrain. Deuxièmement, en parallèle, on prendra des notes descriptives qui rendront compte des situations observées. On décrira ainsi ce que font les sujets, la nature des interactions, les événements qui se déroulent, l'aspect physique des lieux, etc. Troisièmement, on pourra prendre des notes de nature plus théorique qui auront pour objectif d'esquisser une interprétation des phénomènes. Ces notes ont en fait pour finalité d'amorcer l'analyse dès la cueillette des données de telle sorte que le processus d'interprétation et de compréhension de l'objet se fasse tout au long de la recherche et non pas seulement à la fin du terrain. Cette interprétation «en cours de route» non seulement permet potentiellement une analyse plus riche mais évite aussi de se retrouver avec une masse de notes descriptives qui pourrait être très intimidante si on ne dispose d'aucune balise interprétative pour les «faire parler». Enfin, quatrièmement, le chercheur pourra tenir un journal de bord dans lequel il consignera ses impressions, états d'âme, sentiments, etc. Ce journal de bord a pour principale finalité d'objectiver la

subjectivité afin d'éviter que celle-ci nuise à la nécessaire position en retrait de l'observateur (même quand on adopte une position de participant complet, l'analyse nécessite ultimement une certaine prise de distance par rapport aux événements). Il sert en quelque sorte d'exutoire dans la gestion des affects.

L'EMPLOI D'UNE GRILLE D'OBSERVATION

Être présent sur le terrain demande non seulement une capacité d'attention énorme mais aussi une compétence à sélectionner ce qui mérite d'être observé. Cela n'est pas inné et certains semblent avoir plus de talents que d'autres pour soutenir leur attention sur ce qui vaut la peine qu'on s'y attarde. En réalité, certains terrains ou certaines situations sur le terrain nous conviendront mieux et d'autres moins bien. Notre capacité d'attention pourra alors varier selon l'ampleur de notre intérêt pour ce qui se passe devant nous. Cette attention sélective peut parfois nous jouer des tours et nous faire perdre des informations importantes ou encore nous faire accorder trop d'importance à ce qui n'est en fin de compte qu'un épiphénomène. C'est pourquoi certains préfèrent avoir recours à une grille d'observation afin de centrer leur attention et de standardiser au maximum celle-ci indépendamment des circonstances.

On s'accorde en général pour distinguer deux types de grille d'observation. Il y a d'abord la grille d'approche qui peut s'apparenter à une sorte de carte routière. Cette grille peut par exemple indiquer les caractéristiques d'un lieu d'observation ou les moments clés dans une communauté, etc. En tant que «carte routière» elle vise moins à fixer notre attention sur des interactions entre les sujets qu'à baliser l'espace physique. Ainsi, on notera le nom du lieu observé, sa nature (une église, un centre sportif, etc.), les principaux objets qui s'y trouvent, les règles qui définissent la présence dans ces lieux, les acteurs qui y agissent (ceux qui y travaillent, ceux qui le fréquentent pour d'autres raisons), les divers usages possibles du lieu (une église ne sert pas qu'à prier, une école qu'à étudier), sa situation dans l'environnement immédiat. Ensuite, il y a la grille systématique qui est en quelque sorte un programme d'observation à savoir qu'elle identifie les dimensions ou les éléments du phénomène à observer. Ainsi, dans une classe au primaire, on pourra observer les modes de questionnement des élèves utilisés par l'enseignant, les interactions informelles entre les élèves, les signaux donnés par l'enseignant pour marquer les changements de tâches, etc. On l'aura compris cette grille recèle en germe une ébauche de cadre d'analyse (elle est d'ailleurs en général bâtie suite à une recension systématique des écrits).

Nous l'avons mentionné plus, le principal avantage d'une grille (quelle qu'elle soit) est de centrer le regard du chercheur et d'éviter ainsi de se sentir envahi par une trop vaste gamme de faits à observer. Par contre, son principal désavantage est justement de restreindre le regard. En effet, un usage trop

servile peut conduire le chercheur à la stérilité intellectuelle. Rivé sur sa grille celui-ci n'est plus ouvert à la nouveauté, à l'inattendu, à l'étrange, à l'inhabituel. Il y a en ce cas danger de passer à côté d'événements ou de phénomènes significatifs pour la compréhension fine de l'objet d'étude. C'est dire que l'usage d'une grille, comme c'est le cas pour tout outil de cueillette de données ne saurait être la solution à tous les problèmes et ne saurait dispenser le chercheur de juger, de réfléchir, de s'adapter. Là comme ailleurs il n'existe pas de recette miracle.

LES OUTILS ÉLECTRONIQUES D'ENREGISTREMENT DES DONNÉES

Disons quelques mots maintenant sur l'usage des outils électroniques d'enregistrement des données. Si l'usage des enregistreurs pour capter la voix des sujets lors des entrevues est reconnu depuis longtemps comme un outil classique de la recherche qualitative, l'arrivée de la vidéo a permis l'usage de plus en plus fréquent de la caméra pour filmer les sujets observés. Il faut dire que l'image a depuis toujours fait partie de la panoplie des moyens de conserver des traces du terrain. Ainsi, très tôt les anthropologues feront usage de la photographie afin d'immortaliser certains rituels, des coutumes vestimentaires particulières, des productions artistiques (poteries, gravures, peintures), etc. L'anthropologie a vue aussi se développer tout au long du 20^e siècle une véritable tradition du film ethnographique; laquelle comporte un intérêt non seulement scientifique mais aussi cinématographique. Il faut néanmoins préciser que la photographie et le cinéma n'étaient pas vraiment utilisés comme outils de cueillette de données mais plutôt comme simple soutien visuel à une prise d'information faite par observations directes du chercheur et par entrevues.

Or, de nos jours, avec des caméras légères et compactes ainsi qu'avec des moyens informatiques d'analyse des données filmées, la vidéo est devenue un véritable outil de cueillette de données. Son principal avantage réside dans le fait de permettre la reprise de l'observation. Une fois filmé l'événement peut en effet être revu autant de fois qu'on le souhaite ce qui peut en permettre une analyse très fine. Par ailleurs, il est possible de visionner les scènes avec le (s) sujet (s) observé (s) afin de recueillir ses (leurs) commentaires comme cela se fait abondamment en sciences de l'éducation (pratique de la vidéoscopie). Toutefois, la vidéo ne présente pas que des avantages. Outre le fait que la présence de caméras peut intimider des sujets, ces dernières restreignent le regard car elles ne sauraient tout voir; une caméra regarde toujours le monde selon un angle et, même dans le cas où il y a plusieurs caméras qui filment en même temps, elles ne peuvent balayer de leur regard tout ce qui se passe. La vidéo peut ainsi provoquer un sentiment de toute puissance chez le chercheur, certain alors de ne rien rater. Cela est bien entendu une illusion qui peut inhiber l'acuité perceptive du chercheur. De plus, au chapitre de l'analyse des données,

nous tenons à souligner que, pour le moment, les procédures d'analyse peuvent être très coûteuses - car il faut acheter les logiciels de traitement informatique des séquences - et fort longues (bien que des logiciels gratuits commencent à être accessibles sur le web). Une fois de plus, le jugement du chercheur est requis et un usage prudent peut enrichir grandement une cueillette des données.

CERTAINS PIÈGES À ÉVITER

Il va sans dire qu'une approche aussi complexe que celle de l'observation en situation ne va pas sans présenter certains pièges. Sans vouloir s'étendre sur le sujet mentionnons-en quelques-uns. D'abord, on l'a vu plus haut, l'observation en situation demande une attention aux détails, aux petites choses qui font la différence. Or, le piège en ce cas consiste justement à faire preuve d'une attention trop sélective. Par exemple, durant l'observation d'une réunion d'un conseil d'établissement d'une école, ça sera de s'attarder à une conversation entre deux sujets en négligeant les autres acteurs en présence. Ou encore, en milieu hospitalier, se concentrer sur les interactions entre infirmières et infirmiers avec les médecins en oubliant celles qu'elles et ils ont avec les patients. Bref, s'il y avait une maxime à se rappeler ici, on pourrait dire : «attention, il se passe quelque chose d'important derrière vous». Un autre piège fréquent est d'ignorer les filtres à travers lesquels on observe. Nous l'avons dit plus haut, aucun chercheur n'arrive sur le terrain sans certains «a priori», même si ceux-ci ne consistent qu'en une grille interprétative minimale. Cela n'est pas en soi un problème dans la mesure où nous sommes conscients de nos filtres et des limites qu'ils posent à notre cueillette de données et à l'interprétation des phénomènes. Ici, la maxime serait : «moi, je sais quel est mon bagage de départ». Une troisième erreur serait de s'enfermer dans un réseau de contacts restreint ou marginal. Au contraire, il faut toujours rester ouvert aux nouveaux contacts et prendre soin de choisir ses informateurs en fonction non seulement de ce qu'ils ont à dire mais aussi en fonction des «portes» qu'ils permettent d'ouvrir ou de maintenir ouvertes. On se dira alors : «je n'ai jamais fini de trouver du monde intéressant». Aux erreurs déjà mentionnées s'ajoute celle de conclure trop vite à une saturation des données. En effet, après quelques temps sur le terrain, on peut avoir l'impression qu'il ne se passe plus rien de nouveau. Cela n'est pas nécessairement faux. Mais, fréquemment cela peut n'être qu'un effet «d'accoutumance». L'observation en situation demande du temps, beaucoup de temps, car elle tient compte de la complexité du réel. S'il est évident qu'il faut un jour mettre fin à la cueillette de données (très souvent ce moment est déjà programmé dans l'agenda de la recherche), on doit tout de même avoir constamment à l'esprit que des éléments inédits peuvent toujours se produire et venir enrichir notre compréhension du phénomène étudié. En la matière, comme dans le cas d'une relation de couple, on se dira donc : «ça ne sert à rien de se sauver dès qu'on s'ennuie un peu, la persévérance est une vertu

qui finit par payer». Enfin, nous voudrions mentionner un dernier piège à éviter soit celui d'oublier de sortir du terrain de temps à autre. Dans le cas de séjours intensifs et prolongés sur le terrain il est recommandé de revenir «à la vie civile» périodiquement. Personne ne peut en effet maintenir son attention en permanence sans avoir besoin d'une pause. Ces pauses hors du terrain sont autant de moments pour refaire le plein d'énergie et pour réfléchir à la suite des événements. On se souviendra de la maxime suivante : «plus on est épuisé, moins on sait observer».

FIDÉLITÉ ET VALIDITÉ DES DONNÉES

En terminant, il convient de s'attarder quelques instants sur la question de la fidélité et de la validité des données. Il s'agit d'une question vaste et complexe qui ne saurait être abordée ici qu'en survol rapide. Contentons-nous donc de donner de brèves indications afin d'orienter la réflexion du lecteur.

Dans le cas de l'approche décrite dans ce texte, la fidélité sera assurée notamment par des observations répétées ou un séjour prolongé. En effet, une seule présence sur le terrain (même en utilisant la vidéo) ne saurait nous révéler la «vraie nature» de ce qui s'y passe. Un terrain se découvre petit à petit et la compréhension du phénomène observé se construit par touches successives. En outre, des séjours répétés ou prolongés permettent de diminuer l'effet perturbateur de la présence du chercheur. Quant à la validité elle sera assurée par divers moyens :

- L'intrasubjectivité (sur une portion du corpus de données, vérifier la constance de notre analyse);
- L'intersubjectivité (sur une portion du corpus de données, vérifier l'accord inter-juges);
- La co-observation (observation simultanée de plus d'un chercheurs);
- La validation écologique (soumettre son analyse aux sujets participants);
- La saturation des données (atteinte du moment où plus rien de significatif ne s'ajoute pour accroître notre compréhension du phénomène observé);
- L'exhaustivité et la consistance de l'interprétation (l'analyse en profondeur des données et, le cas échéant, leur mise en relation avec un cadre théorique).

CONCLUSION

Très pratiquée en anthropologie et dans une certaine sociologie héritière de l'école de Chicago, l'observation en situation demeure malgré tout, encore aujourd'hui, une approche mal connue et souvent crainte (en raison

probablement de l'implication qu'elle exige du chercheur). Ainsi, pour bien des chercheurs – même gagnés aux approches qualitatives – elle semble toujours suspecte de non scientificité. Pourtant, elle permet une compréhension de la complexité du social comme nul autre outil ne saurait le faire. Par exemple, en donnant autant à entendre qu'à voir, l'observation en situation est en mesure de fournir une vision fine et précise d'une pratique sociale. On ne saurait tout de même passer sous silence ses limites. L'observation en situation ne peut s'utiliser que pour l'étude d'objets restreints (petits groupes, organisations réduites), elle exige souvent des coûts élevés (frais de séjour du chercheur, nombreux déplacements, ou encore, appareillage électronique sophistiqué) et produit des données hétérogènes et foisonnantes difficiles à traiter. C'est pourquoi les chercheurs tendent à en faire un outil auxiliaire (de l'analyse documentaire, des entrevues, des questionnaires, etc.) ou à user de la vidéo afin de limiter le nombre de séjours sur le terrain. Mentionnons également que les tendances actuelles en matière de financement des projets de recherche par les organismes subventionnaires vont à l'encontre de la logique de l'usage de l'observation en situation car elles privilégient des approches fortement structurées, économes en temps et dont les données se prêtent bien à une analyse standardisée. Néanmoins, souhaitons en terminant, que ce trop bref toujours d'horizon de l'observation en situation aura permis d'en saisir la richesse et la pertinence pour la compréhension des phénomènes sociaux.

RÉFÉRENCES

- Affergan, F. (dir.) (1999). *Construire le savoir anthropologique*. Paris : PUF.
- Beaud, S., & Weber, F. (1997). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales* (traduction de Jacques Mailhos). Paris : La Découverte.
- Coenen-Huther, J. (1995). *Observation participante et théorie sociologique*. Paris : L'Harmattan.
- Cohen, L., Manion, L., & Morrison, K. (2000). *Research Methods In Education*. 5^e édition. New York : Routledge Falmer.
- Copans, J. (1998). *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris : Nathan.
- Coulon, A. (2002). *L'école de Chicago*. Paris : PUF.
- Coulon, A. (1993). *Ethnométhodologie et éducation*. Paris : PUF.
- Coulon, A. (1990). *L'ethnométhodologie*. Paris : PUF.
- De Bruyne, P., Herman, J., & De Schoutteete, M. (1974). *Dynamique de la recherche en sciences sociales*. Paris : PUF.
- Fortin, A. (1988). L'observation participante : au cœur de l'altérité. Dans J.-P. Deslauriers (Éd.), *Les méthodes de la recherche qualitative* (pp. 23-33). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Giraud, C. (2004). *Histoire de la sociologie*. Paris : PUF.

- Gold, R. (1958). Roles in Sociological Field Observation. *Social Forces*, 36, 217-223.
- Jaccoud, M., & Mayer, R. (1997). L'observation en situation et la recherche qualitative. Dans J. Poupart, J-P.Deslauriers, L.-H.,Groulx, A., Laperrière, R., Mayer & A., Pires (Éds.) *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.211-249). Montréal : Gaëtan Morin.
- Jones, R. (2000). *Méthodes de recherche en sciences humaines* (traduction et adaptation de la deuxième édition américaine par Nathalie Burnay et Olivier Servais). Bruxelles : De Boeck.
- Jorgensen, D. (1989). *Participant observation : A methodology for human studies*. Newbury Park, CA : Sage.
- Juan, S. (1999). *Méthodes de recherche en sciences sociohumaines. Exploration critique des techniques*. Paris : PUF.
- Kilani, M. (1989). *Introduction à l'anthropologie*. Lausanne : Payot.
- Laplantine, F. (1987). *Clefs pour l'anthropologie*. Paris : Seghers.
- Laville, C., & Dionne, J. (1996). *La construction des savoirs*. Montréal : Chenelière/McGraw-Hill.
- Le Breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.
- Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte.
- Poirier, J. (1991). *Histoire de l'ethnologie*. Paris : PUF.
- Russ, J. (2000). *Panorama des idées philosophiques. De Platon aux contemporains*. Paris : Armand Colin.
- Selltiz, C., Wrightsman, I., & Cook, S. (1977). *Les méthodes de recherche en sciences sociales* (traduit par D. Bélanger). Montréal : Les Éditions HRW.
- Simon, P.-J. (1997). *Histoire de la sociologie*. Paris : PUF.
- Spradley, J. (1980). *Participant observation*. New York : Holt, Rinehart and Winston.
- Van der Maren, J-M. (1999). *La recherche appliquée en pédagogie. Des modèles pour l'enseignement*. Bruxelles : De Boeck.
- Van der Maren, J.-M. (1996). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. (2^e édition). Montréal / Bruxelles : Les Presses de l'Université de Montréal / De Boeck.
- Vernant, J.-P. (1992). *Les origines de la pensée grecque*. Paris : PUF.

Stéphane Martineau (Ph.D.) est professeur au département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Trois-Rivières depuis 1998. Il est membre régulier du *Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante* (CRIFPE) et responsable du *Laboratoire d'analyse de l'insertion professionnelle en enseignement* (LADIPE). Formé à l'Université

Laval en sociologie (baccalauréat), en anthropologie (maîtrise) et en psychopédagogie (doctorat), M. Martineau s'intéresse plus particulièrement au développement des savoirs et des compétences en enseignement, à la construction de l'identité professionnelle et à l'insertion au travail des enseignants. Ses recherches, menées à partir d'un cadre essentiellement inspiré de l'approche compréhensive, font principalement usage de l'entrevue semi-directive, du focus group et de l'observation non participante.